

le renforcement du moral populaire»⁴³; ils prirent aussi un relief international, comme l'observe Goebbels, contrarié, à propos de l'appel radiophonique du 3 juillet 1941, qui « suscite une énorme admiration en Angleterre et aux USA »⁴⁴.

1.3. Une série de campagnes de désinformation et l'opération Barbarossa

Le *Rapport Khrouchtchev* a perdu toute crédibilité jusque sur le plan de la conduite militaire elle-même. Selon Khrouchtchev, Staline, insouciant des « avertissements » qui lui provenaient de toutes parts sur l'imminence de l'invasion, va vers le danger de façon irresponsable. Que dire de cette accusation ? Tout le monde sait que même les informations provenant d'un pays ami peuvent se révéler erronées : par exemple, le 17 juin 1942, Franklin Delano Roosevelt met en garde Staline contre une attaque japonaise, que l'on ne constatera pas ensuite⁴⁵. Surtout, la veille de l'agression hitlérienne, l'URSS est obligée de démêler de gigantesques manœuvres de diversion et de désinformation. Le Troisième Reich s'applique massivement à faire croire que l'amas de troupes à l'Est ne vise qu'à camoufler le saut prochain de l'autre côté de la Manche, et ceci apparaît plus crédible encore après la conquête de l'île de Crête. « Tout l'appareil d'État et militaire est mobilisé » – note avec plaisir Goebbels dans son journal (31 mai 1941) – pour mettre en scène la « première grande vague de camouflage » de l'opération Barbarossa. C'est alors que « quatorze divisions sont transportées à l'Ouest »⁴⁶; de plus, toutes les troupes postées sur le front occidental sont mises en état d'alerte maximale⁴⁷.

43. Roberts (2006), p. 7.

44. Goebbels (1992), p. 1620 (note de journal du 5 juillet 1941).

45. Dans Butler (2005), p. 71-72.

46. Goebbels (1992), p. 1590.

47. Wolkow (2003), p. 111.

Deux semaines plus tard environ, l'édition berlinoise du *Völkischer Beobachter* publie un article qui qualifie l'occupation de la Crête de modèle pour le règlement de comptes projeté avec l'Angleterre : le journal est immédiatement mis sous séquestre afin de donner l'impression qu'il a maladroitement trahi un secret de première importance. Trois jours après (le 14 juin), Goebbels note dans son journal : « Les radios anglaises déclarent que notre déploiement contre la Russie n'est que du bluff, derrière lequel nous cherchons à cacher nos préparatifs visant l'invasion [de l'Angleterre]. »⁴⁸ À cette campagne de désinformation s'en ajoute une autre, de la part de l'Allemagne : le déploiement militaire à l'Est serait un moyen de pression sur l'URSS, en ayant éventuellement recours à un ultimatum, pour que Staline acceptât de redéfinir les clauses du pacte germano-soviétique, et qu'il s'engageât à exporter en plus grande quantité les céréales et le charbon dont avait besoin le Troisième Reich, engagé dans une guerre qui ne semblait pas prendre fin. On voulait ainsi faire croire que la crise pouvait trouver une solution par de nouvelles négociations et avec quelque concession supplémentaire de la part de Moscou⁴⁹. C'est à cette conclusion qu'en venaient, en Grande-Bretagne, les services d'information de l'armée et les sommets militaires qui, le 22 mai encore, avertissaient le Cabinet de guerre : « Hitler n'a pas encore décidé s'il poursuit dans ses objectifs [en direction de l'URSS] par la persuasion ou par la force des armes. »⁵⁰ Le 14 juin, Goebbels, satisfait, note dans son journal : « En général, on croit encore à un bluff ou à une tentative de chantage. »⁵¹

48. Goebbels (1992), p. 1594-1595 et 1597.

49. Besymenski (2003), p. 422-425.

50. Costello (1991), p. 438-439.

51. Goebbels (1992), p. 1599.

Il convient de ne pas sous-évaluer non plus la campagne de désinformation mise en scène sur le versant opposé, qui a commencé deux ans auparavant : en novembre 1939, la presse française publie un fantomatique discours (prononcé devant le Politburo le 19 août de cette année-là) dans lequel Staline aurait exposé un plan pour affaiblir l'Europe, en attisant une guerre fratricide en son sein, pour la soviétiser ensuite. Il n'y a aucun doute à ce sujet : il s'agit d'un faux, qui avait pour objectif de faire sauter le pacte de non-agression germano-soviétique et d'orienter vers l'est la fureur expansionniste du Troisième Reich⁵². Selon une légende historiographique répandue, le gouvernement de Londres, à la veille de l'agression hitlérienne, aurait mis en garde Staline de façon récurrente et désintéressée, lequel pourtant, en bon dictateur, n'aurait fait confiance qu'à son homologue berlinois. En réalité, si d'une part la Grande-Bretagne communique à Moscou les informations relatives à l'opération Barbarossa, elle diffuse d'autre part des informations quant à une attaque imminente de l'URSS contre l'Allemagne ou contre les territoires occupés par celle-ci⁵³. L'intérêt, évident et compréhensible, est de rendre inévitable ou de précipiter le plus rapidement possible le conflit germano-soviétique. Survient alors le mystérieux vol en Angleterre de Rudolf Hess, clairement animé par l'espoir de reconstituer l'unité de l'Occident dans la lutte contre le bolchevisme, conférant ainsi un aspect concret au programme, énoncé par *Mein Kampf*, d'alliance et de solidarité des peuples germaniques dans leur mission civilisatrice. Les agents soviétiques à l'étranger informent le Kremlin que le numéro deux du régime nazi a pris cette initiative en plein accord avec le

52. Roberts (2006), p. 35.

53. Wolkow (2003), p. 110.

Führer⁵⁴. Par ailleurs, des personnalités d'une importance non négligeable dans le Troisième Reich ont continué jusqu'au bout à soutenir la thèse selon laquelle Hess avait agi sur encouragement de Hitler. Celui-ci en tous cas ressent le besoin d'envoyer immédiatement à Rome son ministre des Affaires étrangères Joachim von Ribbentrop dans le but d'ôter chez Mussolini tout soupçon que l'Allemagne ne fût en train de tramer une paix séparée avec la Grande-Bretagne⁵⁵. Évidemment, la préoccupation suscitée par ce coup de théâtre est plus forte encore à Moscou, d'autant plus que l'attitude du gouvernement britannique veille à l'alimenter ultérieurement : celui-ci n'exploite pas la « capture du vice-Führer » pour permettre « le plus grand profit de propagande, ce à quoi et Hitler et Goebbels s'attendaient avec crainte » ; au contraire, l'interrogatoire de Hess – rapporté de Londres, à Staline, l'ambassadeur Ivan Majski – est confié à l'un des responsables de la politique d'*appeasement*. Tandis qu'ils laissent une porte ouverte à un rapprochement anglo-soviétique, les services secrets de Sa Majesté s'emploient à diffuser le bruit, qui va désormais se répandre, d'une paix séparée imminente entre Londres et Berlin ; tout cela aux fins d'accroître la pression sur l'Union soviétique (qui aurait peut-être essayé de prévenir la soudure redoutée d'une alliance entre Grande-Bretagne et Troisième Reich avec une attaque préventive de l'Armée Rouge contre la Wehrmacht) et de renforcer en tous cas la capacité contractuelle de l'Angleterre⁵⁶.

La prudence et la méfiance du Kremlin sont compréhensibles : le péril d'une réédition de Munich menaçait, à une échelle bien plus large et bien plus tragique. On peut

54. Costello (1991), p. 436-437.

55. Kershaw (2000), p. 376 et 372.

56. *Idem*, p. 380-381 ; Ferro (2008), p. 115 (pour ce qui concerne Majski).

tout à fait émettre l'hypothèse que la seconde campagne de désinformation déclenchée par le Troisième Reich avait joué son rôle. En tous cas, si l'on s'en tient à la transcription retrouvée dans les archives du Parti communiste soviétique, tout en donnant comme certaine l'implication à court terme de l'URSS dans le conflit, Staline, dans son discours du 5 mai 1941 aux lauréats de l'Académie militaire, soulignait comment l'Allemagne, historiquement, avait gagné quand elle n'avait combattu que sur un seul front; alors qu'elle avait perdu lorsqu'elle avait été obligée de se battre en même temps à l'Est et à l'Ouest⁵⁷. Staline pourrait avoir sous-évalué la morgue avec laquelle Hitler était prêt à agresser l'URSS. D'autre part, il savait bien qu'une mobilisation totale hâtive aurait fourni le *casus belli* au Troisième Reich sur un plateau d'argent, comme cela s'était produit à l'éclatement de la Première Guerre mondiale. Un point cependant reste certain: tout en agissant avec circonspection dans une situation assez embrouillée, le leader soviétique procède à une «accélération des préparatifs de guerre». En effet, «entre mai et juin, huit cent mille réservistes sont rappelés, et à la mi-mai vingt-huit divisions sont déployées dans les districts occidentaux d'Union soviétique», tandis qu'avancent à rythme accéléré les travaux de fortification des frontières et de camouflage des objectifs militaires les plus sensibles. «Dans la nuit du 21 au 22 juin, cette vaste force est mise en état d'alerte et appelée à se préparer à une attaque surprise de la part des Allemands.»⁵⁸

Pour discréditer Staline, Khrouchtchev insiste sur les victoires initiales spectaculaires de l'armée d'invasion, mais glisse négligemment sur les prévisions formulées à l'époque en Occident. Après le démembrement de la Tchécoslovaquie

57. Besymenski (2003), p. 380-386 (et en particulier p. 384).

58. Roberts (2006), p. 66-69.

et l'entrée à Prague de la Wehrmacht, lord Halifax avait continué à repousser l'idée d'un rapprochement de l'Angleterre avec l'URSS, en ayant recours à cet argument : cela n'avait pas de sens de s'allier avec un pays dont les forces armées étaient « insignifiantes ». À la veille de l'opération Barbarossa ou au moment de son déchaînement, les services secrets britanniques avaient calculé que l'Union soviétique aurait été « liquidée en huit à dix semaines » ; à leur tour, les conseillers du secrétaire d'État états-unien (Henry L. Stimson) avaient prévu le 23 juin que tout serait terminé dans un laps de temps d'un à trois mois⁵⁹. Par ailleurs, la foudroyante pénétration en profondeur de la Wehrmacht – observe de nos jours un illustre chercheur en histoire militaire – s'explique aisément par la géographie :

L'extension du front – 1 800 miles – et la rareté des obstacles naturels offraient à l'agresseur d'immenses avantages pour l'infiltration et la manœuvre. En dépit des dimensions colossales de l'Armée Rouge, le rapport entre ses forces et l'espace était si faible que les unités mécanisées allemandes purent trouver aisément les occasions de manœuvres indirectes sur les arrières de leur adversaire. En outre, les villes largement espacées, et où convergeaient routes et voies ferrées, offraient à l'agresseur de jouer sur des objectifs alternatifs et d'abuser l'ennemi sur la direction réellement menacée en le plaçant devant des dilemmes successifs.⁶⁰

1.4. L'échec de la guerre-éclair se profile rapidement

Ne nous laissons pas aveugler par les apparences : à bien y regarder, le projet du Troisième Reich, de renouveler à l'Est la triomphale *Blitzkrieg* réalisée à l'Ouest, commence à se révéler problématique dès les premières semaines

59. Ferro (2008), p. 64 ; Beneš (1954), p. 151 ; Gardner (1993), p. 92-93.

60. Liddell Hart (2007), p. 414-415.